

Recherches sociographiques



Évelyne TARDY, Francine DESCARRIES, Lorraine ARCHAMBAULT, Lyne KUTZMAN et Lucie PICHÉ (dirs), *Les Bâtisseuses de la Cité*

Denise Piché

Volume 36, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056976ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056976ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Piché, D. (1995). Compte rendu de [Évelyne TARDY, Francine DESCARRIES, Lorraine ARCHAMBAULT, Lyne KUTZMAN et Lucie PICHÉ (dirs), *Les Bâtisseuses de la Cité*]. *Recherches sociographiques*, 36(2), 394–397. <https://doi.org/10.7202/056976ar>

Le dernier chapitre porte sur les syndicats et les associations professionnelles. Là encore, peu de surprise. Les femmes sont plus présentes à la direction de la CEQ que des autres centrales syndicales, parce qu'elles constituent 60% des membres de cette centrale. Quant aux associations professionnelles, en l'absence de données sur la présence des femmes en leur sein, on peut difficilement évaluer leur représentation à la direction.

L'étude avance quelques conclusions intéressantes. D'abord, que les femmes accèdent plus facilement aux postes de pouvoir par la nomination ou par l'élection que par l'embauche et la promotion. Comme je l'ai mentionné précédemment, ceci rend sceptique quant à l'efficacité des programmes d'action positive. Cependant l'étude fait une profession de foi dans les vertus de l'action positive. Ensuite, on souligne la place accrue des femmes dans la sphère publique de l'activité sociale, même si elles sont surreprésentées au bas de l'échelle. Enfin, on cherche à expliquer cette situation par le fait que les rapports sociaux de sexe n'ont guère évolué dans la sphère privée, ce qui expliquerait que certaines hésiteraient devant la «triple tâche» inhérente à l'exercice de responsabilités.

De telles études sont intéressantes, mais limitées. D'abord, la définition du pouvoir est tellement large qu'on s'y retrouve relativement peu. Ensuite, la période couverte (la plupart des tableaux statistiques comparent deux chiffres) ne permet de tirer aucune conclusion sûre quant aux tendances. En outre, les chiffres absolus sont souvent tellement minimes qu'une augmentation en pourcentage a autant de valeur que les pourcentages d'un plan quinquennal stalinien. Enfin les données restent encore très fragmentaires.

Diane LAMOUREUX

*Département de science politique,
Université Laval.*

Évelyne TARDY, Francine DESCARRIES, Lorraine ARCHAMBAULT, Lyne KURTZMAN et Lucie PICHÉ (dirs), *Les Bâtisseuses de la Cité*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1993, 407 p.

À l'occasion du 350^e anniversaire de la ville de Montréal, Évelyne Tardy et son équipe de l'Université du Québec à Montréal se sont lancées dans la folle aventure d'interroger et de commencer à combler les «énormes lacunes» dans nos connaissances au sujet de la participation des femmes au développement de la cité. Elles ont communiqué leur passion et leur curiosité à plus de deux cents autres femmes qui ont répondu avec enthousiasme à leurs deux grandes entreprises: un colloque organisé dans le cadre de l'ACFAS d'où est tiré le livre *Les Bâtisseuses de la Cité* et une vaste entreprise historique lancée au moment du colloque dont le résultat a été publié en 1994 par Maryse DARSIGNY, Francine DESCARRIES, Lyne KURTZMAN et Évelyne TARDY (dirs), sous le titre *Ces femmes qui ont bâti Montréal. La petite et la grande histoire des femmes qui ont marqué la vie de Montréal depuis 350 ans*, aux Éditions du Remue-Ménage. La galerie de portraits des bâtisseuses de Montréal qui en résulte est inestimable et les deux livres se savourent, un chapitre à la fois, pour le pur plaisir d'y faire la connaissance tantôt d'une femme, tantôt d'un groupe de femmes, tantôt d'une voix de femmes qui a marqué l'édification de la cité.

L'objectif du colloque d'où sont tirés ces portraits était double : 1) «mettre en évidence le rôle déterminant des femmes dans la vie de la Cité et nous approprier notre histoire collective»; 2) «provoquer une réflexion sur les relations que les femmes entretiennent avec la ville, identifier les principaux défis que pose le milieu urbain à l'heure actuelle et s'interroger sur la façon dont les femmes peuvent les relever, en privilégiant une approche féministe inscrite dans un contexte d'interdisciplinarité» (p. 2). Il visait aussi à parler autant de l'intervention des femmes sur la ville que de l'intervention des femmes dans la ville.

Dans son allocution d'ouverture, qu'elle commence par un «Bénies soient les commémorations», Catherine MARAND-FOUQUET, historienne de l'Université de Provence, a donné le ton du colloque. Tout en expliquant comment, à Marseille, depuis 1988, les citoyennes se sont nourries à la fois d'une conscience historique et d'analyses de la condition des femmes aujourd'hui pour réfléchir sur leur rapport à leur ville, l'auteure invite les Montréalaises à s'approprier leur passé et leur présent dans un esprit de fête, mais aussi à persister dans leur mission, car la route sera longue pour assurer «la collaboration équitable des sexes pour, ensemble, bâtir la cité harmonieuse dont nous rêvons tous», celle où s'expriment «desir de liberté et plaisir d'habiter» (p. 18). L'expérience des Marseillaises illustre bien comment se constitue la critique féministe des connaissances dans l'interdisciplinarité, dans l'échange constant entre universitaires et femmes d'autres milieux, dans les rapprochements entre différentes problématiques et dans les ponts établis entre le passé, le présent, et l'action pour un futur meilleur. En même temps, elle montre l'ampleur des défis intellectuels et pratiques que pose la ville, ce microcosme, ce lieu d'ancrage, où la vie se déploie dans toutes ses dimensions et multiplie les interactions sociales. Il s'agit en effet d'étudier à la fois la ville et les rapports sociaux de sexe dans la ville. Devant l'ampleur de la tâche, les Marseillaises ont dû faire des choix : elles ont jusqu'ici examiné comment s'inscrivent, dans leur cité, le travail, les nouvelles pratiques et les nouveaux modes de vie, ainsi que la participation des femmes à la vie publique, non sans constater qu'elles devront bientôt soulever bien d'autres questions, telles que la vieillesse des femmes dans la ville et l'architecture de la ville et de l'habitation, quant auxquelles les études féministes offrent encore fort peu de pistes conceptuelles ou méthodologiques.

Les textes qui suivent répondent parfaitement à l'esprit de la commémoration et au premier objectif du colloque en célébrant les Bâtisseuses. Que le deuxième objectif du colloque ne soit abordé que par la bande et par quelques textes ne constitue pas vraiment une faiblesse de l'ouvrage, puisque l'ensemble gagne ainsi en homogénéité. Onze textes portent sur la participation sociale et politique passée des femmes dans la ville, treize sur leur contribution artistique passée et présente et cinq sur la nouvelle participation politique des femmes à la vie urbaine. Seule une section sur la contribution des femmes au savoir par le biais de la critique féministe des connaissances brise l'unité de ce livre. Les trois communications de cette section, préparées pour un autre colloque de la section des Études féministes de l'ACFAS, détonnent par leur absence de référence à l'édification de la critique féministe du savoir à Montréal. Il est vrai que le monde du savoir ne connaît pas de frontières et que la critique féministe de la raison constitue une contribution indéniable à la vie de la cité, mais ces trois textes disciplinaires sur la raison criminologique, sur la raison théologique et sur la raison philosophique passent à côté des deux objectifs déjà cités. Notons toutefois l'intérêt pédagogique de la présentation de Marie-Andrée BERTRAND sur la raison criminologique : en prenant pour objet une discipline particulière, elle décrit avec efficacité l'évolution et le dynamisme de la pensée féministe depuis les perspectives égalitaristes des

«pro» (peut-être voulait-elle dire «proto»?) féministes des années soixante jusqu'au débat soulevé par les déconstructivistes postmodernes.

Au chapitre de la participation sociale et politique, le livre présente quelques figures exceptionnelles: Madeleine de la Peltrie, une femme énergique dont le rôle dans la fondation de Montréal a été officiellement ignoré; Marguerite Lacorne, la compagne de Jacques Viger, qui a laissé, à travers sa correspondance, son appréciation de la situation de Montréal et du Bas-Canada durant la première moitié du XIX^e siècle; Éva Circé-Côté, journaliste connue sous le nom de Julien St-Michel et chroniqueuse pro-moderniste de la condition urbaine durant la première moitié de notre siècle. Il dépeint aussi des actions collectives: les femmes qui exercent leur droit de vote au Bas-Canada de 1791 à 1849, année où on leur retire ce droit; le leadership féminin dans les associations privées de charité protestantes au XIX^e siècle, qui développe, en dépit (ou en vertu) de son idéologie conservatrice, une approche professionnelle orientée sur la personne; les femmes engagées dans l'animation des paroisses dans les années 1950, qui vont façonner la vie communautaire des quartiers urbains; les infirmières de la Métropolitaine, qui dispensent des soins périnataux à des femmes qui savent profiter de ce service selon leur propre perception de leurs besoins, sans nécessairement succomber au contrôle social implicite dans ce genre d'intervention; les maîtresses d'écoles indépendantes au début du XIX^e siècle; les congrégations féminines qui fondent les écoles normales, constituant ainsi un réseau original pour l'éducation des filles et qui, selon Thérèse HAMEL, auraient peut-être fait la Révolution tranquille si on leur en avait laissé le temps. On y retrouve enfin un portrait de la prostitution à Montréal avant et après l'enquête Caron qui conclut à la détérioration des conditions de travail des prostituées lorsqu'elles passent du joug des «Reines de la prostitution» à la mainmise des hommes sur cette pratique.

La grande place occupée par la contribution artistique et littéraire des femmes constitue la principale originalité de l'ouvrage. *Les Bâtisseuses de la Cité* présente des chapitres sur l'entrée des femmes en architecture —c'est cependant à Québec, et non à Montréal, que les deux premières femmes architectes du Québec, Pauline Roy Rouillard et Henriette Barrot Chênevert, exerceront leur métier—; sur l'engagement des femmes dans l'essor de la vie musicale montréalaise, que ce soit à titre d'animatrices, de pédagogues, d'interprètes ou de compositrices; sur l'œuvre des femmes peintres de la cité; sur le travail d'appropriation de la ville par les romancières et poétesses nées ici ou immigrantes. D'autres chapitres sont consacrés à l'interprétation d'œuvres individuelles: le verre-écran de Marcelle Ferron, le formalisme pictural de Rita Letendre, l'écriture à la fois naïve et originale de Marie Morin, rédactrice des annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, durant 28 ans, au XVIII^e siècle. Enfin, des créatrices parlent de leur propre démarche, de leurs œuvres et de leurs préoccupations: Éva VESCEI traite de son travail d'architecte, Isabelle PANETON et Sylvaine MARTIN-KOSTAJNSEK de leur travail de compositrices. Tous ces textes montrent la grande originalité de la contribution des femmes à l'art et mettent ainsi en évidence les biais de l'histoire et de la critique qui les ont le plus souvent ignorées. Les textes de Hélène PAUL sur la vie musicale de Montréal entre les deux guerres et de Marie-Thérèse LEFEBVRE sur les musiciennes québécoises depuis la fondation de la Nouvelle-France de même que celui d'Esther TRÉPANIÉRIE sur les femmes peintres de la cité sont particulièrement intéressants parce qu'ils passent en revue des tranches d'histoire qui révèlent quantité de femmes talentueuses qui ont su, malgré les difficultés, inscrire leur œuvre dans leur temps et dans la ville.

Enfin, cinq communications portent sur l'action urbaine des femmes aujourd'hui, ou sur ce que je serais tentée d'appeler l'expression du mouvement des femmes dans la ville. Il y est question de la ville comme lieu d'engagement privilégié pour les femmes. Parce que le monde urbain concentre les lieux et les occasions de participation civique, les alliances y sont peut-être plus faciles à construire, comme en témoigne la lutte des femmes de Montréal et d'Ottawa-Carleton pour assurer la sécurité dans leur ville. Pour Caroline ANDREW, c'est justement cette multiplicité des alliances et des solidarités qui fonde la force politique des femmes en ville et fait bouger les choses; alliance par exemple entre les jeunes femmes à l'emploi de la ville, les femmes présentes dans le personnel politique et les groupes de femmes. Le pouvoir formel semble aussi plus accessible en ville. Les femmes sont en effet particulièrement bien représentées chez les élus des conseils des grandes villes canadiennes et québécoises, notamment à Montréal, et elles profitent des processus de consultation publique, comme ceux instaurés par le Rassemblement des citoyens et citoyennes de Montréal, pour faire valoir leurs visions de la ville au féminin. Alors que traditionnellement les municipalités s'intéressaient surtout aux infrastructures, les grandes villes font face à des questions complexes de qualité de vie qui interpellent plus directement les femmes. Chantal MAILLÉ y voit une des explications de la progression politique des femmes; elle mentionne en plus que les femmes y occupent plus souvent un emploi salarié, qu'elles y ont moins souvent un conjoint (ses études antérieures avaient montré que les femmes ayant des conjoints disaient avoir moins de temps libre à consacrer à la participation politique), que les postes d'élus sont mieux rémunérés et que les hommes délaissent peut-être ce niveau de pouvoir. Ce dernier ensemble de communications célèbre la nouvelle parole publique des femmes dans la ville, mais, aussi, la ville comme lieu appropriable par les femmes. Comme le montrent les autres contributions, les femmes ont depuis longtemps apprivoisé sa complexité et profité de son désordre pour exprimer leurs différences.

Dans l'ensemble, *Les Bâtisseuses de la Cité* se caractérise par son regard positif sur des femmes qui agissent dans la cité et par l'absence de propos misérabilistes sur le poids que la ville fait peser sur leur condition. Bien sûr, à travers son propos, les difficultés spécifiques auxquelles les femmes sont confrontées en ville, notamment les problèmes de sécurité et de pauvreté, sont évoquées, quoique ce ne soit pas l'angle sous lequel les textes sont rédigés. La constitution d'une histoire collective prend le pas sur la réflexion sur le rapport entre les hommes et les femmes dans la ville, et c'est tant mieux. Il s'agissait de commémorer des femmes édifiatrices d'une cité à l'occasion du 350^e anniversaire de Montréal. La commémoration aura eu lieu avec éclat, les circonstances lui donnant un ton de fête. Tout comme la ville elle-même, *Les Bâtisseuses de la Cité* est une œuvre ouverte. Les Montréalaises, à l'instar des Marseillaises, devront consacrer du temps, de l'énergie et de l'enthousiasme à la poursuivre.

Denise PICHÉ

*École d'architecture,
Université Laval.*